

CE BON MONSIEUR PAUL

Frédéric Albert

CE BON MONSIEUR PAUL

TALLANDIER

Extrait reproduit p. 100-101 :
Anne Berest, *La Carte postale*
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2021

Édition et réécriture : David Alliot

© Éditions Tallandier, 2026
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6676-2

À la mémoire de mon père.

AVERTISSEMENT

Ce récit rapporte des événements réels. Dans la mesure du possible nous avons restitué le plus fidèlement la graphie des documents originaux, seules quelques fautes d'orthographe ou de syntaxe ont été corrigées, bien sûr, sans toucher au sens du texte. Dans le même esprit, quelques menues corrections typographiques ont été apportées dans la transcription des documents. Dans certains cas, les noms ont été modifiés ou anonymisés, afin de préserver l'identité des personnes citées. Nos coupes sont signalées entre crochets, par le signe conventionnel « [...] ». Le lecteur qui souhaitera en savoir plus sur cette histoire ainsi que sur son contexte historique pourra retrouver les sources de ce livre dans la bibliographie en fin d'ouvrage.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

BNB : Brigade nord-africaine.

FFI : Forces françaises de l'intérieur.

FTP : Francs-tireurs et partisans.

Gestapo : police politique du III^e Reich. Acronyme tiré de l'allemand *Geheime Staatspolizei* signifiant « police secrète d'État ».

LVF : Légion des volontaires français.

PPF : Parti populaire français.

SD : le *Sicherheitsdienst*, « le service de la sécurité du *Reichsführer-SS* », créé en Allemagne à partir de 1931, est le service de renseignement et de maintien de l'ordre de la SS.

Sipo : la *Sicherheitspolizei*, « police de sûreté ».

SS : la *Schutzstaffel*, « escadron de protection », plus communément désignée par son sigle SS, est une des principales organisations du régime national-socialiste.

STO : Service du travail obligatoire.

PROLOGUE

Sur un coin de table, les pièces sont éparpillées « façon puzzle » et il ne me reste plus qu'à les assembler. Il m'a fallu cinq années pour en arriver là. J'ai sous mes yeux une multitude de documents d'archives, de photocopies, de coupures de journaux, ainsi que mes notes personnelles, en pagaille, souvent à peine lisibles.

Ces documents racontent une histoire à peine croyable. Du moins, c'est ce que mon entourage ne cesse de me répéter quand je relate mes découvertes au fur et à mesure de mes pérégrinations. Ils étaient rares, ceux qui restaient impassibles quand je leur racontais les avancées de mon enquête et des coups du hasard qui, parfois, l'ont fait basculer dans une nouvelle direction. La plupart de mes amis me demandaient régulièrement ce que je pensais faire de cette masse de documents et, longtemps, j'ai

CE BON MONSIEUR PAUL

hésité sur la suite à donner à ces investigations. Même ma mère s'y est mise en me poussant à raconter cette enquête où la Seconde Guerre mondiale se mêle à l'histoire familiale.

Mais comment mettre en forme cet ensemble aussi disparate ? Écrire un récit ? Un roman ? Un scénario de bande dessinée ? Un article pour un magazine d'histoire ? Un documentaire audiovisuel ? Je tergiverse, tout en cherchant l'inspiration. Au bout de quelques semaines et après avoir mis de l'ordre dans mes pensées, je choisis de me consacrer à l'écriture d'un récit.

C'est au printemps 2023 que je me décide enfin à coucher sur le papier mon enquête sur Paul Pradier, ce vieil ami de la famille que l'on croyait si bien connaître.

CHAPITRE PREMIER

Un terrible secret

Janvier 2018

« Mais bon sang, où est-il passé ? » Maman vient d'arriver à la maison de retraite et, malgré ses appels répétés, pas de réponse. Paul a déserté sa chambre. Comme d'habitude, il doit être parti se promener dans les couloirs pour éviter l'ennui. Qu'importe. Ma mère le retrouvera sûrement du côté de l'accueil. Et puis, il faut se mettre à sa place, pense-t-elle, Paul est encore très dynamique pour son âge. Elle comprend qu'il se sente à l'étroit entre les quatre murs de l'Ehpad de la ville des Herbiers. Malheureusement pour lui, c'est l'escalier de son immeuble du centre-ville qui a eu raison, non sans mal, de ses réticences. Il lui a

CE BON MONSIEUR PAUL

bien fallu accepter la place qui s'est libérée dans la résidence sur les hauteurs de la ville. Cela n'a pas été simple de lui faire avaler la pilule. Maman s'est beaucoup démenée ces derniers mois auprès de son vieil ami pour le convaincre : « Tu verras, là-bas tu seras bien entouré. » Dieu sait combien de fois elle a martelé cette phrase. Cela a fini par payer.

« Vous cherchez monsieur Paul ? » La réceptionniste informe très vite maman que notre ami a été hospitalisé à la suite d'une brutale dégradation de son état de santé. On n'en saura pas plus dans l'immédiat. Sans plus attendre, maman prend le chemin de la polyclinique de Cholet, à trente minutes de là, où Paul a été admis la veille.

Étonnant comme les choses évoluent vite. Il y a quarante-huit heures, Paul se portait comme un charme. Contrairement à beaucoup de résidents, il avait toutes ses facultés, et surtout il était encore libre de ses mouvements. Depuis qu'il avait pris ses quartiers dans cet Ehpad, huit mois plus tôt, tous les résidents avaient appris à connaître ce petit bonhomme à l'humeur joyeuse qui engageait facilement la conversation. Il faut dire que Paul détonnait parmi les « anciens », comme on aime appeler

UN TERRIBLE SECRET

nos retraités dans ce coin du bocage vendéen. Paul a eu du mal à se fondre dans la communauté. Participer aux activités pour les « vieux », comme il aimait les nommer, lui était insupportable. Dans sa tête, il se sentait encore jeune et indépendant. Souvent, il nous répétait, sur le ton de la confidence : « Bah, ici y a que des vieux. Moi, je suis pas comme eux ! »

Pourtant, Paul passait ses journées à discuter avec ses voisins de couloir, il dévorait les journaux et, si les rayons du soleil daignaient se montrer, il s'échappait hors des murs de l'établissement pour aller faire le tour du cimetière en contrebas. La mairie a même fini par y installer un banc, à sa demande. « Mieux vaut se reposer sur un banc que se retrouver dans la tombe », disait-il en rigolant. Avec cet argument imparable, il n'a eu aucun mal à obtenir satisfaction auprès des services de la ville...

Ma mère se dirige vers la chambre où Paul a été hospitalisé la veille. À son arrivée, elle le trouve assis sur le bord de son lit. Il a déjà noué contact avec son voisin de chambre. Bien qu'il respire difficilement, maman est rassurée. Cela n'a pas l'air trop sérieux. Paul est robuste et, surtout, il en a connu d'autres. Le lendemain, elle décide de ne pas lui rendre visite.

CE BON MONSIEUR PAUL

L'état de Paul n'a rien d'alarmant et elle aussi a besoin de respirer un peu. Depuis quelque temps, elle a la sensation d'en faire trop pour lui. Elle non plus n'est plus toute jeune et elle doit retrouver son frère cadet pour une partie de Scrabble qu'elle sait pourtant perdue d'avance. Paul attendra bien un jour de plus.

*

Il est à peine 8 heures ce matin quand le téléphone résonne dans la maison. Ceux qui connaissent bien ma mère ne s'aventureraient jamais à l'appeler à cette heure-ci. Quand elle décroche le téléphone, maman a un mauvais pressentiment. À l'autre bout du fil, la nouvelle tombe brutalement : Paul est décédé au cours de la nuit, à la suite d'une infection pulmonaire. Il avait 93 ans. Selon l'infirmière, il n'a pas souffert. Au domicile de mes parents, c'est le branle-bas de combat. Il faut rapatrier le corps au funérarium et organiser la cérémonie. Par le passé, Paul avait fait savoir à ma mère qu'il voulait être incinéré. Prévoyant, il avait mis à cet effet de l'argent de côté sur son compte bancaire.

UN TERRIBLE SECRET

Dès l'annonce de la disparition de Paul, nous prenons en main les nombreuses démarches à effectuer. Maman se charge des obsèques et des formalités administratives. De leur côté, les plus jeunes de la famille anticipent le déménagement de son appartement. Nous sommes tous scotchés à nos téléphones pour annoncer la nouvelle aux uns et aux autres. Originaire de Dordogne, Paul Pradier n'avait que très peu de contacts avec ses proches. Depuis toutes ces années, sa famille, c'était nous. Ma mère s'est rappelé que Paul avait néanmoins gardé un lien avec un neveu sur ses terres périgourdines. Elle avait brièvement parlé avec ce dernier, il y avait bien longtemps, et elle avait gardé son numéro de téléphone.

« Bonjour, excusez-moi de vous déranger, je vous appelle depuis la Vendée. Je suis Régine Albert, vous vous souvenez de moi ?

– Oui, bien sûr ! On s'est parlé à la mort de mon cousin, l'autre neveu de Paul, il y a une dizaine d'années.

– Tout à fait, et malheureusement je vous appelle pour une autre mauvaise nouvelle. Paul est décédé ce matin à l'hôpital, à la suite d'une embolie pulmonaire, annonce-t-elle. Je sais que Paul n'avait plus de contact avec sa famille.

CE BON MONSIEUR PAUL

Il n'a jamais été très bavard à ce sujet, mais je tenais à vous prévenir.

– Ah, vous savez, j'étais bien le seul dans la famille à avoir gardé quelques liens avec lui. Cela n'a jamais été facile avec mon oncle, répond son interlocuteur d'une voix lasse. Cela a été très compliqué avec sa sœur et ses frères, ajoute-t-il après une courte hésitation.

– Il y a eu des histoires de famille et ils se sont fâchés ?

– C'est un peu ça oui... Et puis... Et puis il y a eu tout le reste, lâche-t-il sur un ton résigné.

– Comment ça, "tout le reste" ? demande à nouveau ma mère, dont l'inquiétude monte en flèche.

– Ben... La prison, pour tout ce qu'il avait fait pendant la guerre... »

CHAPITRE II

L'homme à l'accent du Sud

Années 1980

C'est pendant un trajet en voiture, alors que j'étais adolescent, que je fis la connaissance de Paul. Je m'en souviens avec précision car je garde en mémoire l'accent chantant du Sud de ce petit bonhomme très bavard que je rencontrais pour la première fois. J'étais assis, en compagnie d'un ami, à l'arrière du véhicule familial que mon père conduisait. Ce dernier, à la tête d'une entreprise textile, était à l'époque très absorbé par son travail et partageait son temps entre son usine dans le département de la Vendée et des déplacements réguliers sur des salons professionnels, en France comme à l'étranger. C'était à Paris, lors du Salon du

CE BON MONSIEUR PAUL

prêt-à-porter de la porte de Versailles, qu'il avait rencontré celui qui allait devenir, au fil des ans, un ami de la famille : Paul Pradier.

Le personnage qui avait abordé mon père ce jour-là paraissait un peu perdu dans les larges allées de ce rendez-vous annuel des professionnels de la mode. Il se promenait seul, un attaché-case à la main, passant d'un stand à l'autre, engageant la conversation facilement avec ses interlocuteurs et semblait être à la recherche de renseignements. La matinée était déjà bien avancée lorsqu'il avait débarqué sur le stand où régnait une joyeuse ambiance. On venait de signer un joli contrat avec un distributeur national qui devait passer une grosse commande dans les semaines à venir. Marcel, mon père, se souvenait que le directeur commercial avait sorti les flûtes à champagne aussitôt la signature apposée au bas de l'accord conclu avec son nouveau client. Paul n'avait eu aucun mal à se frayer un chemin jusqu'à mon père qui, un grand sourire aux lèvres, l'avait accueilli d'une poignée de main chaleureuse. Le courant était passé immédiatement entre les deux hommes. Mon père était un homme passionné, curieux de nature et à l'enthousiasme contagieux. Paul, plus âgé

L'HOMME À L'ACCENT DU SUD

d'une quinzaine d'années, lui ressemblait sur certains points. C'était un personnage singulier au regard malicieux, ou plutôt à l'œil gauche malicieux, ayant malencontreusement perdu le droit dans un grave accident de voiture. Il était aussi attachant que bavard. Avec son accent et son air gouailleur, on l'aurait cru tout juste sorti d'un film de Marcel Pagnol.

La raison de sa présence sur le salon parisien était en lien avec l'activité qu'il exerçait à Grenoble dans le département de l'Isère. Paul avait expliqué à mon père qu'il travaillait comme attaché de presse au sein d'une structure qui concevait des voitures de course pour enfants. Les Galapiats était une association qui avait pour objectif d'initier enfants et adolescents au travail manuel ainsi qu'à la conduite automobile. Paul était à la recherche de sponsors. En contrepartie, les parrains de l'association verraient leurs marques ou produits exhibés sur les carénages des bolides. Séduit par un homme aussi sympathique, Marcel avait très vite été emballé par l'idée d'apporter son aide à cette association. Sa société de vêtements pour enfants marchait plutôt bien, il pouvait bien faire un geste pour ces jeunes et leurs voitures de course. Quarante ans plus tard, on

CE BON MONSIEUR PAUL

retiendra que c'est entre deux coupes de champagne, près du périphérique parisien, que cet attachant petit bonhomme est entré dans notre famille.

*

Le soir de la fermeture du salon, mon père donne rendez-vous à Paul pour discuter d'une future collaboration. Attablés dans un restaurant des Champs-Élysées, les deux hommes discutent passionnément de projets futurs. L'idée de sponsoriser l'association située dans les Alpes plaît beaucoup à mon père qui se retrouve dans ce personnage fonceur, avec des idées plein la tête. Paul évoque également son admiration pour son ami Jean Graton, créateur de la bande dessinée à succès *Michel Vaillant*. Selon ses dires, ce dernier lui a même cédé les droits pour exploiter la marque. À terme, Paul se voit lancer une ligne de vêtements ; Marcel, le chef d'entreprise, pourrait peut-être faire partie de l'aventure, on ne sait jamais. Ils se font la promesse d'en reparler bientôt.

Le projet n'aboutira pas. Cependant, les deux passionnés, à l'énergie débordante, imaginent la tenue d'une course automobile en Vendée.

L'HOMME À L'ACCENT DU SUD

Ils réussissent leur pari et, quelques mois plus tard, les habitants des Herbiers découvrent des répliques miniatures de Formule 1, lancées à toute allure dans les rues de leur ville, s'affronter sous leurs yeux. C'est à cette époque que nous effectuons ce voyage en voiture à destination de Grenoble. J'entends encore la voix chantante de Paul à l'avant du véhicule nous décrire ses rencontres avec des pilotes professionnels, l'accident ou les exploits de tel ou tel champion dont les noms ne me disaient rien. Très rapidement, Paul devient un habitué de la famille. Il peut débarquer chez nous pour deux ou trois jours, et finalement repartir un mois plus tard.

Alors âgé de 56 ans et doté d'une grande force physique malgré sa petite taille, Paul est capable d'effectuer des travaux manuels difficiles pendant des heures et par tous les temps. Pourtant, il revient de loin. Il nous explique qu'il a survécu à un très grave accident de voiture au cours duquel des amis ont perdu la vie. Paul avait l'habitude de prendre place à l'avant du véhicule quand il voyageait avec eux, mais ce jour-là il avait préféré s'installer à l'arrière. Un choix salutaire. Paul se remet de cette tragédie après de longs mois de rééducation,

CE BON MONSIEUR PAUL

mais il perdit définitivement l'usage de son œil droit. À la suite du drame, il perçut une somme d'argent des assurances qui lui permit de vivre décemment pendant des années. Paul dépensait peu et il vivait la plupart du temps chez ses nombreux amis un peu partout en France, en échange de coups de main.

Paul a trouvé très rapidement sa place au sein de notre grande famille, comme du cercle d'amis de mes parents. Quand il arrive pour une durée « indéterminée » à la maison, c'est un air de Méditerranée qui souffle autour de mon petit frère et moi, du haut de nos 8 et 12 ans. Il faut dire que son énergie nous réjouit. Mon frère Jean-François aime l'écouter conter les incroyables aventures de Michel Vaillant. Il nous raconte aussi qu'il a couru des marathons et enchaîné des courses à pied de plusieurs centaines de kilomètres, tel ce périple entre Paris et Marseille effectué avec un vieil ami parisien. Paul mérite bien sa réputation de « force de la nature » et nous ne pouvons nous empêcher de l'admirer.

*

L'HOMME À L'ACCENT DU SUD

Les activités professionnelles de Paul évoluent au tournant des années 1980. Après avoir arrêté sa collaboration avec l'association de Grenoble, il commence un nouvel emploi au sein de l'auberge de jeunesse de Regain, dans le parc naturel du Luberon. Les allées et venues de notre ami dans sa famille vendéenne se font plus rares. Nous le voyons peu lorsque l'activité bat son plein pendant la saison touristique, puis il retrouve ses habitudes chez nous durant les mois d'hiver, toujours aussi dynamique : l'idée de ne pas être utile lui est insupportable.

Depuis qu'il a intégré l'auberge, il s'active sans relâche. Levé aux aurores, il va chercher le pain et prépare les petits déjeuners. Il cumule la plonge, l'accueil des clients, le ménage et les mille petites choses à réparer pour maintenir en état ce petit coin de paradis, niché en pleine nature. Le propriétaire des lieux, François Morenas¹, avait lancé son activité en 1936 au moment où la France découvrait le Front populaire et la joie des congés payés. À 21 ans, c'était le plus jeune aubergiste de France. À sa

1. François Morenas a relaté ses mémoires dans *Clermont des lapins. Chronique d'une auberge de jeunesse en pays d'Apt (1940-1945)*, Mane, Les Alpes de Lumière, [1991] 2013.

CE BON MONSIEUR PAUL

mort, en octobre 2006, il était le plus âgé encore en activité... Un sacré personnage au tempérament bien trempé, lui aussi. Libre penseur, têtu comme une mule, insoumis à l'autorité, il avait adhéré très jeune à la philosophie du « retour à la terre ». Passionné de cinéma et résolument attaché à sa région, pendant de nombreuses années il avait fait projeter des films dans les villages voisins puis avait ouvert des sentiers de randonnée pédestre. Accompagné de sa femme Claude, qui s'occupait de la cuisine avec l'aide de Paul, François Morenas était une véritable institution locale.

Pendant plus de vingt-cinq ans, les trois personnages tiennent les rênes de l'entreprise familiale au sein de laquelle Paul devient rapidement incontournable. Il s'implique corps et âme au sein de l'auberge et n'hésite jamais à faire le spectacle, une toque de chef sur la tête au moment de servir les plats aux convives qui adorent ce petit bonhomme attentionné. C'est un gros travailleur, toujours prêt à donner un coup de main, que ce soit auprès d'un client en panne de voiture ou pour s'occuper un instant de la petite-fille du couple Morenas. Au fil des ans, de nombreux clients deviennent des habitués de Regain et Paul se lie d'amitié

L'HOMME À L'ACCENT DU SUD

avec certains d'entre eux. François lui verse un salaire modeste, mais en contrepartie Paul est logé, nourri et blanchi.

Un jour, Paul confie à ma mère une mésaventure qui aurait bien pu se terminer en drame. Il a été à deux doigts de « faire péter la baraque », raconte-t-il, hilare. Ce jour-là, alors qu'il nettoyait une bouteille remplie d'essence en la passant sous le robinet d'eau chaude, celle-ci a éclaté comme un obus, dispersant le carburant aux quatre coins de la cuisine de l'auberge. Par miracle, les fourneaux étaient éteints à ce moment-là ! L'auberge a échappé au pire...

Dans les moments de calme, Paul aime parcourir la garrigue à bonne allure, en mémoire de ses exploits de marathonien, comme s'en souvient mon frère qui lui a rendu visite au début des années 2000. Alors âgé de 80 ans, « tonton Paul » invite mon frère cadet (32 ans au compteur) à découvrir les sentiers qu'il connaît comme sa poche. Un matin d'été, les deux compères se lancent à l'assaut du GR 92 en direction de la combe de Bade-Lune. Très rapidement, Jean-François comprend qu'il se trouve face à un adversaire de taille. Malgré leurs cinquante ans de différence, c'est l'aîné qui mène la troupe à un train d'enfer. Mon

CE BON MONSIEUR PAUL

frère doit s'accrocher comme un beau diable derrière le robuste Paul pour ne pas être lâché dans les pentes parfois impitoyables du parcours. Il me racontera longtemps après cette journée à quel point la condition physique de son acolyte l'avait sidéré. Bien des années plus tard, alors que nous échangerons des souvenirs communs sur notre vieil ami, Frédérique, la fille de François Morenas, me confiera qu'à l'instar de ses amis vendéens, sa famille a toujours considéré Paul comme l'un des siens.